

Une voix au centre. C'est la pensée de beaucoup de nous.

M. de Larochejacquelein. Je répète que le mot fidélité n'a pas aujourd'hui la même signification qu'autrefois... C'est qu'autrefois, sous l'ancienne monarchie, comme je l'ai dit, nous comprenions le serment en ce sens que nous étions prêts à sacrifier tout ce que nous étions, tout ce que nous avions. (Agitation.)

M. Gauthier d'Hauteserme. Et les sacrifices de 1830!...

M. de Larochejacquelein. On a parlé de contrat synallagmatique; nous comprenons ce que c'est qu'un contrat synallagmatique; mais nous avons là le serment prêté par le roi; si on veut, je vais le relire. (Cluchottements.)

Le serment du roi, je l'ai lu avant de prêter le mien; et voici: "En présence de Dieu... je jure fidélité à la Charte constitutionnelle et aux lois, et d'agir en tout en vue des intérêts du peuple français..."

Et vous voudriez, reprend M. de Larochejacquelein, que nous puissions conspirer contre un serment pareil! (Mouvement prolongé.)

Vous voulez que je conspire contre un serment pareil!... L'honneur, la gloire, l'intérêt du peuple français, est-ce que je ne les veux pas autant que vous, moi? mais en même temps j'entends rester dans mon for intérieur parfaitement légitimiste; je le suis; je le proclame; et savez-vous pourquoi? c'est que je crains précisément ce contrat synallagmatique. Et savez-vous pourquoi je le crains? C'est que je demande ceci: entre le roi et la nation, parties contractantes, qui sera juge?

On parle de droit divin. Mon Dieu! vous savez bien que je n'y crois pas; nous y croyons, nous, moins que tout le monde! Rappelez-vous ces paroles de Pépin-le-Bref au comte Adalbert: Qui t'a fait comte? et la réponse du comte Adalbert à Pépin-le-Bref: Qui t'a fait roi?—Le peuple.

Eh bien! nous avons pensé que les principes proclamés par nos pères valaient mieux que ceux qui ont été proclamés plus tard pour la monarchie, par la monarchie.

Vous parlez dans votre paragraphe de manœuvres coupables! vous flétrissez de coupables manœuvres! Mais où sont-elles donc? Avez-vous à signaler des actes coupables qui pussent mettre le pays dans une situation violente, malheureuse, comme celle de temps passés qui n'ont pas été sans gloire, mais qui ont été chargés de trop de malheurs? (Mouvement.)

De coupables manœuvres? mais M. le procureur-général devrait les poursuivre! mais aucun député n'aurait pu s'y associer! Qu'a-t-on fait? n'a-t-on cherché la guerre civile? a-t-on cherché la guerre étrangère? La guerre civile, elle a été possible en d'autres temps; elle était une obligation; on l'a faite, on a bien fait; aujourd'hui elle est impossible, on ne la fera pas. (Vive interruption.)

*A continuer.*

## BRIGITTE.

SUITE.

Mme. Quesnel, ayant une longue habitude des maisons Paris, se mêlait peu aux voisins, quoique fort polie, fort obligeante et très-bien vue dans la maison, où l'on admirait le train de ce petit ménage; la mère et le fils étaient même connus dans tout le quartier, parce qu'on ne les voyait jamais l'un sans l'autre, et l'on s'édifiait de cette disproportion d'âge avec l'apparence de tant d'amour et de sympathie. Mme. Quesnel recevait pourtant deux vieux amis. L'un avait travaillé avec son mari et lui avait conservé grande estime et grande amitié, chose rare dans les bureaux; ils s'étaient vus de tout temps, et ce bonhomme, qu'on appelait M. Desnoyers, maintenant en retraite, mangeait sa petite pension dans le quartier de Mme. Quesnel. L'autre ami était l'abbé Truelle, un vieux prêtre hors d'exercice, aumônier et précepteur, avant la révolution, dans une grande maison où des qualités réciproques l'avaient lié au père de Mme. Quesnel, qui en était l'intendant. Après la mort de cet honnête homme, que les événements avaient ruiné, l'abbé, revenant de l'émigration, s'était pour ainsi dire chargé de sa fille, qu'il avait vue naître, et dont il était le parrain. C'était lui qui l'avait mariée, c'était lui qui avait favorisé le projet de faire instruire Joseph, en obtenant pour lui des faveurs au collège, au séminaire. Enfin il lui avait procuré la protection de M. de Holstein, l'historien. M. l'abbé Truelle était lui-même très-savant homme, fort vénéré dans le clergé, simple et bon, conservant la culotta et les boucles, avec une grande lévite de gros drap, de beaux cheveux blancs bien touffus, et n'ayant point de plaisir plus grand que de venir faire un cent de piquet avec Mme. Quesnel et quelquefois M. Desnoyers. Ces soirs-là, Joseph lisait tout bas dans son coin.

Joseph lui-même avait deux ou trois anciens camarades, pauvres comme lui, dont il ne s'était rapproché qu'à cette considération; car, à peine sorti des classes, il s'était cruellement blessé à ces premières épreuves de la pauvreté qu'on rencontre en entrant dans le monde. Etant au collège sur le même pied que les autres élèves, grâce aux soins de sa mère et de l'abbé; bon et prévenant, d'une intelligence d'ailleurs assez bien douée, et devant à l'éducation maternelle aussi bien qu'à la nature, cette bonne mine qu'on appelle à présent un air distingué, il s'était lié de ces vives amitiés de collège avec quelques élèves des premiers par le rang et la richesse de leurs parents. Depuis sa sortie et son père mort, toujours mis décemment et n'ayant fait que profiter sous le rapport des manières, il pouvait passer pour un fils de famille aisée. Quelquefois il lui était arrivé de rencontrer au dehors ses anciens camarades qui maintenant étaient des hommes à la mode, marquant dans le monde, la reconnaissance était bientôt faite, on se prenait la main,

on se tutoyait, il ne s'agissait plus que de se revoir. Mais alors Joseph retomrait de cette hauteur dans sa misère, il se retrouvait dans son mauvais petit logement partagé avec sa mère; où il ne supportait pas l'idée qu'on le pût venir voir; il s'excusait, cherchait un prétexte, ou se retranchait sur la froideur. Il eut ainsi la douleur de fermer sa porte et son cœur à bien des amitiés vives et sincères, et certes elles lui furent bien sensibles, les premières atteintes de ce cilice caché sous l'habit et qu'on appelle la pauvreté!

Mme. Quesnel, qui devinait, avec la sagacité d'une mère, de combien de plaisirs de son âge son fils était privé, le querellait souvent là-dessus en l'engageant à se distraire. La bonne femme avait autrefois passionnément aimé la danse, elle pensait que ce devait être comme de son temps le plus vif plaisir d'un jeune homme. Quelquefois elle parvenait à force de soins, à retrancher quelque chose des dépenses de la semaine, et le dimanche matin elle disait à Joseph en lui mettant une pièce de vingt sous dans la main: "Tiens, mon ami, on danse ici près dans un salon qui m'a paru fort bien. Voici de quoi danser quatre contredanses, cela te distraira un peu; il faut qu'un jeune homme s'amuse." La pauvre femme ne savait pas qu'elle envoyait son fils dans les plus mauvais lieux de Paris, et que rien au fond n'est moins amusant; heureusement Joseph, non-seulement ne se sentait pas ce goût; mais encore il était trop timide pour oser dépasser le seuil de pareils endroits. Ne pouvant refuser l'argent, il le gardait et en achetait quelque bien beau volume.

Ils vivaient ainsi avec la plus stricte économie. Joseph donnait régulièrement à sa mère l'argent de ses répétitions et tout ce qu'il gagnait; mais la gêne lui était parfois si sensible, qu'il avait la faiblesse, avec ses amis, de se relever par quelque mention de sa famille établie à Bordeaux, qui était, disait-il, fort riche. Malgré ce train de vie en apparence assez doux et régulier, le petit ménage avait ses vicissitudes, ses déchirements intérieurs. Souvent Joseph venait à perdre un élève, et c'était autant à déduire sur le faible revenu du mois; d'autres fois il avait moins de travaux à faire et ne savait comment le dire à sa mère, qui le consolait la première. On se réunissait, on faisait comme on pouvait; il était convenu surtout qu'on cacherait cette gêne à l'abbé Truelle. Mais depuis quelque temps un danger plus menaçant entretenait l'inquiétude dans la maison: Mme. Quesnel, qui avait abusé de sa vue dans ses travaux, la sentait s'affaiblir de jour en jour. Elle ne travaillait plus depuis longtemps à la chandelle; même le jour, quand elle avait fixé les yeux une heure durant sur le papier, elle était obligée de s'interrompre. Elle gagnait déjà fort peu de chose et se voyait sur le point de ne plus pouvoir continuer ses travaux. Elle se cachait de Joseph, mais Joseph avait tout deviné, et la querellait tous les jours pour l'empêcher de s'occuper. Il faisait au dehors des efforts incroyables pour augmenter son gain, mais il fallait entreprendre des études pour se pousser dans certaines carrières, il ne pouvait d'ailleurs part disposer de son temps sans renoncer aux petites occupations qui lui rapportaient le peu d'argent dont ils vivaient. Il se voyait donc enchaîné dans cette position gênante; et, souffrant sans oser se plaindre, voyant sa mère souffrir en faisant les mêmes efforts, il sentit le découragement s'emparer de lui.

Vers ce temps-là un ancien ami de Guillaume Quesnel, venant de Bordeaux, en rapporta une lettre de la famille Lagache avec laquelle il s'était naturellement trouvé en relation. Cette lettre, adressée par la tante Lagache à sa belle-sœur était très-trouchante, contenait de grandes doléances sur leurs pertes communes et respirait le plus vif intérêt pour la position présente de la veuve et du fils du pauvre Quesnel. Elle était écrite par l'un des fils Lagache, qui avait interprété de son mieux les sentiments de sa mère. Mme. Quesnel en fut tout émue de reconnaissance pour sa belle-sœur.

L'ancien ami porteur de ces nouvelles, M. Belliard, alla voir plusieurs fois Mme. Quesnel, et, dans des entretiens plus précis, lui annonça qu'il était chargé par la famille Lagache de s'informer exactement de sa position; que l'invitation qu'on lui faisait dans la lettre d'aller passer quelque temps à Bordeaux pour se distraire, ou du moins, d'y envoyer Joseph, ne devait pas être considérée à la légère; qu'à la manière dont on lui avait parlé d'elle et de son fils, il avait jugé très-certainement qu'on voulait faire quelque chose pour eux et les aider à se tirer de peine; enfin qu'on était en des dispositions qu'il ne fallait pas négliger, et que Mme. Quesnel, avec de si bons parents, n'avait qu'à s'expliquer. Mme. Quesnel encouragée par le zèle qu'y mettait le bon M. Belliard et n'ayant jamais perdu espoir de ce côté, détailla franchement sa situation; elle lui apprit comment elle dissimulait avec son fils, et que ce n'était pas pour elle, mais pour lui, ce cher enfant, qu'elle se désolait; là-dessus, après s'être longtemps contenue, elle se mit à pleurer.

—Eh bien! lui dit M. Belliard en la consolant, soyez sûre que cette embarras va finir; je retourne à Bordeaux et je n'aurai pas beaucoup à dire pour hâter des arrangements qu'on était prêt à prendre. Joseph a du cœur, de l'instruction, l'amour du travail; aidé à Bordeaux par ses cousins, on ne sait pas où il peut parvenir. Ne vous inquiétez plus de lui.

Le premier coup-d'œil jeté dans l'intérieur de Mme. Quesnel avait suffi pour décider M. Belliard à mettre cette vivacité dans ses propositions et lui persuader qu'elles seraient aisément accueillies. Il ajouta que les intentions de Mme. Lagache n'étaient point douteuses, qu'il lui avait cent fois entendu dire qu'elle avait envie d'appeler et de fixer sa belle-sœur auprès d'elle pour achever leur vie ensemble, qu'elle pensait tout le bien imaginable de Mme. Quesnel et de son fils. Il répéta encore en insistant qu'il fallait à tout prix saisir cette occasion de sortir d'embarras, que Joseph trouverait à s'occuper